Thomas H.
Cook

Danser dans la poussière

CADRE NOIR

SEUIL

DANSER
DANS LA POUSSIÈRE

THOMAS H. COOK

DANSER DANS LA POUSSIÈRE

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PHILIPPE LOUBAT-DELRANC

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *A Dancer in the Dust*
Éditeur original : The Mysterious Press, an imprint of Gove/Atlantic Inc.
© 2014 by Thomas H. Cook
ISBN original : 978-0-8021-2272-8

ISBN 978-2-02-123899-0

© Éditions du Seuil, septembre 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Ce que nous pensons, ce que nous savons, ce en quoi nous croyons n'a, au final, aucune importance. Ce qui compte, c'est ce que nous faisons. »

John Ruskin, *La Couronne d'olivier sauvage*

« Les crimes commis au nom du mal sont très connus dans l'Histoire. Ce sont les crimes commis au nom du bien qui, le plus souvent, ne laissent pas de trace. »

Martine Aubert, *Lettre ouverte aux amis étrangers*

Pour Susan Terner et Justine Cook,
à la mesure de l'amour débordant que je leur porte.

PREMIÈRE PARTIE

Rupala, 10 h 13

Souvent, le cercle de la vie forme un nœud coulant. Mais ce n'est pas ce risque-là qui me préoccupe tandis que mon avion, virant vers la gauche, entame sa descente sur Rupala. C'est à Martine que je pense, et au fait que, chaque jour, une bonne décision peut sembler si mauvaise et une mauvaise décision si bonne que nous nous égarons dans toute une jungle d'erreurs*, pour reprendre l'exquise formulation d'Edgar Poe.

Erreurs parmi lesquelles, je l'ai appris, il n'y en a pas de plus grave, de plus semée d'embûches que celle de croire que notre conception du monde, des valeurs, du bonheur et de la réussite serait universelle. Telle est la pleine compréhension de la vie dont Martine prit conscience très tôt, et moi trop tard.

À Rupala, l'aéroport forme un bazar de bruits et d'odeurs entremêlés, le tout amplifié par la chaleur subsaharienne qui règne à l'intérieur du terminal. Des fils électriques pendent du plafond, sombres serpents, ainsi qu'ils s'y amusaient déjà tant d'années auparavant alors que j'arrivais pour la première fois dans ce pays, plein de bonnes intentions qui pétillaient comme des bulles de champagne. La seule différence depuis

* Début de la nouvelle *William Wilson*. (Les notes sont du traducteur.)

ma dernière visite réside dans le fait qu'on a retiré les immenses portraits d'Abbo Mafumi, Lion de Dieu et Empereur de Tous les Peuples, lesquels ont laissé les traces rectangulaires de leurs fantômes sur les murs fissurés à la peinture écaillée, là où autrefois on les exhibait. Abbo était le prénom d'état civil de Mafumi, mais son humble sens de « condiment » ne convenant pas au Commandant en Chef et Souverain Suprême à Vie du Lubanda, il l'avait troqué pour Balondemu, « L'Élu », avant de lancer l'assaut final sur la capitale. Puis il avait dirigé le pays en personnage principal d'une sinistre pantalonnade, se parant de chapeaux à plumets et de toges rouge sang, César de pacotille paradant en char autour du terrain de football avant de donner le coup d'envoi du match en décochant une lance sur un phacochère attaché à un pieu métallique. Pareille bouffonnerie n'est risible que pour celui qui ne la subit pas, or, le Lubanda, durant ces vingt dernières années, a été la première victime de la folie clownesque de Mafumi.

Mais à présent ce tyran n'est plus et le pays a un nouveau président. Des changements semblent possibles. Ce qui fait que je reviens ici, porteur de mon cadeau d'espoir.

– Pour quelle raison venez-vous au Lubanda ? s'enquiert le policier lorsque je me présente devant lui.

Son regard reste fixé sur mon passeport qu'il n'a toujours pas ouvert. J'ai déjà vu cette léthargie intentionnelle. Piégé dans l'air suffocant de sa guérite, il peut me faire attendre dans cette chaleur écrasante, et son indifférence à mon bien-être et à mon impatience supposée lui permet de s'adonner à son petit numéro d'affirmation de soi. Souvent, lors de mes nombreux voyages dans les pays pauvres du globe, j'ai subi ce genre de revers savamment orchestré, si bien que j'y vois la manifestation du maigre pouvoir du suppliant demandant l'obole, de la haine du mendiant envers la personne qui laisse tomber une pièce dans le creux de sa main.

Je réponds, en toute franchise :

– Pour lui venir en aide.

Pareille affirmation ne signifie rien à ses yeux, mais l'inanité de mes propos l'indiffère. Il a la longue habitude de rencontrer des gens qui ne souhaitent pas révéler la véritable nature de leurs activités. Je ne suis jamais que le dernier membre en date de cette foule familière, un étranger de plus venu pour prendre ou imposer telle ou telle chose à son pays. Au pire, je lorgne son or, ses diamants ou la fourrure de ses animaux en voie de disparition. Au mieux, j'inciterai ses enfants à apprendre une langue infusée dans les arts et les sciences étrangers et les jugerai sur leur capacité à le faire. Cette pensée me ramène à Martine, notamment à sa conviction que la vie intérieure d'un peuple ne se nourrit qu'à ses propres eaux, découle de millénaires et non d'un élan venu d'ailleurs.

Le policier aéroportuaire se décide à ouvrir mon passeport, lit mon nom et aussitôt s'anime. Sans doute lui a-t-on dit de se tenir prêt pour mon arrivée, d'accélérer les formalités, de m'accueillir avec des yeux avides et un large sourire.

– Ah, monsieur Campbell, cher monsieur, lance-t-il sur un ton beaucoup trop chaleureux. Bienvenue au Lubanda.

Et il tamponne mon passeport avec enthousiasme.

– Vous êtes attendu, poursuit-il. Empruntez cette sortie.

Sur la porte badigeonnée de frais à mon intention, on a inscrit au pochoir PASSAGE DIPLOMATIQUE. À mon approche, les deux militaires en faction de part et d'autre se mettent au garde-à-vous. Leur uniforme est vert, leur calot noir garni d'un passepoil doré. Ils font sans doute partie des membres de l'ancienne force de sécurité privée de l'empereur mort depuis peu, la garde prétorienne de Mafumi. Il est possible qu'ils ne soient jamais destitués, car la nouvelle présidence doit se forger dans un esprit de réconciliation. Un amendement récent de la Constitution du pays l'a inscrit dans la loi et, de ce fait, les

gardes du corps de Mafumi n'ont pas été désarmés, situation qui me semble très risquée pour le nouveau président lubandais.

– Monsieur Campbell ? s'enquiert l'un de ces néo-prétoriens.

Je le confirme d'un signe de tête.

– Par ici, monsieur.

Une Mercedes dernier modèle, moteur au ralenti, m'attend devant le terminal ; relique de l'empereur : une des soixante-dix voitures de luxe que, paraît-il, il possédait. Le chauffeur, vêtu d'une chemise blanche, d'un pantalon et d'une cravate noirs, m'ouvre la portière.

– Bonjour, monsieur, me lance-t-il avec un large sourire. L'air conditionné vous sera agréable. On a très chaud ici.

Le trajet jusqu'au palais me fait traverser la foule habituelle, un océan d'humanité, dit-on. Tout le monde est dans la rue ou bien affalé sous le moindre abri ou coin d'ombre disponible. Je remarque un vieillard enveloppé des lambeaux de ce qui fut un ondoyant boubou orange. Il est accroupi à côté d'un gros tas de pare-chocs, portières, pare-brises et autres pièces détachées d'automobiles. Ce doit être un des derniers Lutusi, ces nomades qui, autrefois, se déplaçaient librement dans la savane, silhouettes très droites avançant à pas lents, maniant leur bâton pour guider leur troupeau devant eux. Je n'avais encore jamais vu de Lutusi à Rupala, c'est pourquoi, quand nous roulons à sa hauteur, je l'observe avec intérêt, remarque son air anxieux tandis qu'il scrute la foule d'enfants rassemblés autour de la gare désaffectée depuis longtemps.

– Rupala est envahie d'orphelins, m'indique mon chauffeur.

– Oui, je vois ça.

Je détache mon regard du vieil homme et le porte alentour. La capitale semble avoir été bâtie avec des matériaux de récupération, principale ressource du pays : carton, contreplaqué, tôle ondulée, pans de tissu, tessons de verre, rouleaux de cuivre

enroulés comme des serpents, rebuts d'importations passées, autant de largesses qui, autrefois, se déversaient sans compter sur Rupala et font à présent ressembler la ville à un projet commencé avec ardeur auquel on aurait, du jour au lendemain, renoncé.

Nous arrivons devant les grilles majestueuses du palais présidentiel. Il était autrefois surmonté de la sculpture de deux machettes entrecroisées, symbole de la poigne de fer avec laquelle Mafumi dirigeait son pays, mais le nouveau président a fait retirer cet emblème trop évident du pouvoir absolu.

– Soyez le bienvenu, monsieur, me dit l'homme en costume très élégant qui m'accueille. Si vous voulez bien me suivre…

Il m'escorte jusqu'en haut des grandes marches que l'on a balayées avec soin. Tout est bien astiqué, bien ciré. J'ai conscience que, dans certains pays étrangers, des murs provisoires en contreplaqué ou tôle ondulée sont parfois construits pour dissimuler les bidonvilles aux yeux d'un visiteur officiel tel que moi. Il peut arriver que des mesures plus extrêmes soient prises. Quand de hauts dignitaires venaient à Addis-Abeba, par exemple, Haïlé Sélassié ordonnait de rassembler les mendiants et de les conduire dans le désert à bord de bétaillères. Si les visiteurs devaient séjourner deux jours, on déposait les indigents à deux jours de marche de la capitale. S'ils y demeuraient trois jours, la distance devenait celle de trois jours de déambulation. Beaucoup d'entre eux ne survivaient pas à ce trajet de retour, mais le désert est vaste et les vautours sont efficaces, si bien que leurs cadavres brûlés par le soleil avaient tôt fait de disparaître. Les visiteurs étrangers n'avaient jamais vent de tout cela, raison pour laquelle Martine s'était fait un devoir de me raconter cette sinistre page de l'histoire éthiopienne lors d'une des nombreuses soirées que j'avais passées chez elle.

Oh, Martine, me dis-je en resserrant mes doigts autour de la poignée de la mallette que j'ai apportée à Rupala, *je viens enfin protéger ton pays contre les dangers que tu avais si bien su discerner.*

– Bienvenue au Lubanda.

L'homme qui m'a adressé cette formule de politesse arbore un complet gris, une chemise blanche, une cravate ficelle noire. Son sourire est chaleureux, mais le renflement sous son bras indique qu'il est prêt à réagir au moindre problème.

– Merci.

Nous nous trouvons dans le vestibule en marbre du palais présidentiel – anciennement impérial. Au-dessus de nos têtes, le drapeau adopté depuis peu par le Lubanda orne la galerie du premier étage, tandis qu'un buste de George Washington a été placé dans une petite alcôve à ma droite, son socle emmailloté dans la bannière étoilée. Bien des années plus tôt, au moment de l'indépendance du Lubanda et sous l'autorité de son premier président, un effort considérable avait été fait pour aider ce pays. Des membres d'associations humanitaires des États-Unis et d'autres puissances donatrices y étaient venus en nombre, lançant pléthore de projets. La législation de Mafumi, relevant d'un racisme et d'une psychose éhontés, avait mis un terme à tout cela, avec pour conséquence un recul brutal sans précédent d'une économie et d'infrastructures nationales dépendant, pour la plupart, des aides extérieures.

– Nous y allons ? reprend l'homme en tendant la main vers la gracieuse courbe de l'escalier.

Pendant que nous gravissons les marches, je songe au risque vertigineux que je transporte dans ma mallette, la stratégie nouvelle que j'apporte au Lubanda, et qui, après tant de réflexion et d'expériences douloureuses, constituera, je pense, son meilleur espoir pour l'avenir.

Sur le palier, je suis invité à me diriger vers la droite où j'avise une grande double porte, finement sculptée de diverses scènes inspirées de la faune. Lions, rhinocéros, girafes et autres animaux sauvages s'y côtoient. Plusieurs – les ours polaires, par exemple, ainsi que les tortues de mer géantes – ne vivent

pas au Lubanda lequel, situé sous le Sahara, ne dispose pas de littoral. Mais les fantasmes l'emportaient toujours sur la réalité dans l'esprit enfiévré de Mafumi, alors pourquoi se contenter de la réalité pour l'entrée de ce bureau ?

– Par ici, monsieur.

Je m'avance dans le couloir vers ces portes.

Et je pense à Karen Blixen et à Olive Schreiner, ces femmes qui elles aussi dirigèrent une ferme africaine. Mais à l'opposé de Martine, elles ont écrit des romans et regagné leur pays natal : Blixen le Danemark ; Schreiner l'Afrique du Sud, après de longs séjours en Angleterre. Pas plus dans leur tête que dans leur cœur elles n'avaient réellement quitté l'Europe, si bien que lorsqu'elles rêvaient, c'était des jardins joliment entretenus ou des larges boulevards de ce continent. Mon erreur avait été de croire que les rêves de Martine équivalaient aux leurs.

Mais à mesure que nous nous approchons de ces battants aux sculptures fantasmagoriques, je vois dans le détail tout le romantisme de cette représentation d'une nature sauvage irréelle, version sur bois de la vision paradisiaque que le Douanier Rousseau rendit célèbre avec ses jungles idylliques peintes alors, ainsi que me l'avait un jour fait remarquer Martine, qu'il n'avait jamais quitté la France.

Bientôt, ces très hauts panneaux de bois s'écarteront devant moi et ma mission touchera à sa fin. Viendra le moment où je serai reçu par le nouveau président du pays. Nous bavarderons en toute amabilité, sur un ton que chacun de nous trouvera cordial et bienveillant. Puis j'ouvrirai ma mallette et lui présenterai mon espoir pour le Lubanda, offrande grâce à laquelle je rendrai mon dernier hommage à Martine Aubert. Par cet acte, et au bout de trois mois seulement, ma mission se terminera de façon très différente de la manière dont elle avait commencé : sur le claquement sec des serrures d'une mallette et non la sonnerie stridente d'un téléphone.